



Lola Gonzàlez

Une Charentaise à la Villa Médicis

■ À 30 ans, l'artiste charentaise Lola Gonzàlez rejoint la Villa Médicis à Rome pour un an ■ Une consécration pour cette «boule de feu» de l'art contemporain ■ Sa trajectoire a germé en Charente.



Lola Gonzàlez revient très souvent chez ses parents à Dignac: «Il y a ici une énergie qui me fait du bien.»

Photo Quentin Petit

Frédéric BERG
f.berg@charentelibre.fr

Elle évoque la chance mais c'est bien de talent qu'il s'agit. Un talent acéré, précieux, unique, qui mélange poésie et lucidité, tendresse et mélancolie. Ce que l'art contemporain réserve de meilleur, quand il élève les âmes et cherche la lumière. Lola Gonzàlez, Charentaise de 30 ans, artiste engagée, vidéaste, plasticienne - «*Je ne me vois pas faire autre chose*» - est officiellement inscrite depuis lundi sur la liste de la promotion 2018-2019 des pensionnaires de l'Académie de France à Rome.

387 candidats, 16 élus

La Villa Médicis. Ce lieu coupé du temps, qui depuis 1803 «stimule et perfectionne la création artistique» en accueillant artistes et chercheurs. Un temple de l'esprit. Pendant un an, Lola Gonzàlez et les quinze autres pensionnaires sont invités à une résidence de création, de recherche ou d'expérimentation. La Charentaise qui imagine d'étonnantes courts métrages depuis plusieurs années a été choisie parmi 387 candidatures pour écrire un long-métrage, en binôme avec François Hébert, un ami scénariste.

En dates

5 mai 1988. Naissance à Angoulême.

2012. Diplôme national supérieur d'expression plastique (DNSEP) avec les félicitations du jury, ENSBA Lyon.

2016. Lauréate du Prix Meurice pour l'art contemporain.

11 juin 2018. Officiellement retenue dans la promotion 2018-2019 à l'Académie de France à Rome, la Villa Médicis.

Lola est «fière» - «*Je n'en reviens toujours pas*»- mais elle préfère retenir la «chance» à l'heure de cette heureuse nouvelle. «*La chance de rencontrer Philippe Guiot, prof d'arts plastiques à l'école de Villebois-Lavalette, de croiser Renaud Lambert et Chantal Coyaude au lycée Marguerite-de-Valois. Et aussi Paul Frocrain de l'école des Acacias d'Angoulême, quelqu'un d'essentiel. Tous m'ont soutenue, aiguillée, rensei-*

gnée sur l'art contemporain. Ils ont su me guider et allumer quelque chose», souligne Lola Gonzàlez.

La jeune artiste mesure sans peine les autres étincelles de sa vie. Ses deux petites sœurs, Anouck et Telma, qui jouent dans ses films. Et ses parents, créateurs du parc de loisirs iconoclaste Le Grand jeu à Dignac. «*Ils m'ont enseigné le plus précieux, la curiosité, et ont fait germer cette question qui parcourt mon travail: qu'est-ce qu'on fait ensemble?*» Son père, Roberto, ancien footballeur, homme de cent métiers, à la curiosité et à la créativité galo-pantes. Pascale, sa maman. Biologiste et photographe qui depuis des années documente les lichens. «*Le lichen, à la fois algue et champignon. Le seul être vivant pour qui 1 + 1 = 1*», glisse Lola qui file et filme les métaphores. Ses films suggèrent, tissent une trame qui prend corps progressivement. Des vidéos racontant une génération qui a trente ans aujourd'hui, une génération qui cherche un avenir, lutte pour ne pas se perdre et sombrer. Lola Gonzàlez met en images ses amis qui hésitent entre un combat lumineux ou violent. Des vidéos sensibles, troublantes, saisissantes, dérangeantes dont des extraits sont dévoilés sur son site Internet (1).

“
Mes parents m'ont enseigné le plus précieux, la curiosité, et ont fait germer cette question qui parcourt mon travail: qu'est-ce qu'on fait ensemble?

«*La crise européenne frappe notre génération, on est dans un rapport très fort à l'émotion. J'interroge: comment les individus peuvent continuer à croire?*» Pendant un an, Lola et François Hébert vont écrire un long métrage: «*Tous mes films précédents étaient les croquis de celui que l'on va écrire à la Villa Médicis.*»

«Ça va être beau...»

Depuis quelques années, les courts métrages de la Charentaise sont considérés comme de véritables œuvres d'art, exposées dans des galeries ou des musées, achetées par des collections privées ou publiques. Avant Rome, l'artiste représentée par la galerie parisienne Marcelle Alix (2) a été in-

vitée à travailler à l'Opéra d'Athènes, au Palais de Tokyo à Paris, au Musée d'art contemporain de Lyon, à Los Angeles, Barcelone, Clermont-Ferrand...

Devant elle, on se sent aussi fragile qu'un frêle épi de blé tordu par le vent d'été. Petit et perdu devant cette artiste incandescente qui, c'est un article paru dans le Monde qui le dit, est «*apparue comme une boule de feu dans le ciel de l'art contemporain français*». Yeux félins, crinière rousse et peau de lait, Lola Gonzàlez est une vraie comète, propulsée de prix en succès.

«*J'avais besoin de m'isoler, de trouver un lieu avec une énergie différente comme celle que je trouve chez mes parents. Cette année à la Villa Médicis tombe à pic*», reconnaît l'artiste. Son futur film, faut-il le préciser, a déjà trouvé une boîte de production. Pendant un an, la Charentaise va s'immerger dans cet endroit de méditation et de travail qui depuis plus de deux siècles pense les beautés de demain: «*J'ai rencontré lundi soir les autres résidents avec mon ami scénariste. On a été hyperheureux de voir l'énergie et la passion de chacun pour son sujet, ça va être beau...*»

(1). <http://lola-gonzalez.com>
(2). <http://www.marcellealix.com>



acquisitions / musée



© Blaise Adlon

Vue du MAC Lyon.

Le MAC Lyon acquiert une vidéo de Lola Gonzàlez

Le musée d'art contemporain lyonnais vient de faire l'acquisition, par don, d'un film de la jeune artiste Lola Gonzàlez. Un signe fort d'intérêt pour l'art en train de se faire.

Par Magali Lesauvage

Depuis avril dernier, le musée d'art contemporain de Lyon n'a plus de directeur, suite au départ en retraite de Thierry Raspail (lire *L'Hebdo du Quotidien de l'art* du 31 août 2018) — ni de régisseur, apprend-on au musée. Tandis que l'intérim est assuré par Isabelle Bertolotti, responsable d'exposition, et François-Régis Charrié, secrétaire général, l'institution du parc de la Tête d'or continue bon an mal an à organiser des expositions (une rétrospective Bernar Venet à partir du 21 septembre), accueillir du public, et même

acquérir des œuvres. Ainsi le don (par l'artiste et sa galerie), du film *Les Courants vagabonds* de Lola Gonzàlez, a-t-il été validé lors de la dernière commission scientifique régionale des collections des musées de France, réunie le 4 septembre. Réalisé lors d'une résidence de l'artiste au musée, en mai 2017, il y fut exposé dès le mois suivant. Le tout pour un budget d'environ 20 000 euros, assumé par le musée. Le prix de la vidéo, éditée à cinq exemplaires, est quant à lui fixé à 6 000 euros pour les acheteurs éventuels.

/...

Lola Gonzàlez,
Les Courants vagabonds,
2017, vidéo, couleur, son,
14 minutes. Collection MAC Lyon.
Courtesy Galerie Marcelle Alix,
Paris.



Photo : Blaise Adlon



acquisitions / musée

Lola González,
Les Courants vagabonds,

2017, vidéo, couleur, son,
14 minutes. Collection MAC Lyon.
Courtesy Galerie Marcelle Alix,
Paris.



Lola González

Née en 1988 à Angoulême.
2012 : diplômée de l'École
nationale supérieure des
Beaux-Arts de Lyon.
2016 : prix Maurice pour l'art
contemporain.
2018-2019 : pensionnaire de
la Villa Médicis, à Rome.
Vit et travaille à Paris.



Photo : Blaise Adrien

Initiées en 2017 avec l'artiste Olivier Zabat, les résidences de jeunes artistes au MAC, qui leur prête un espace de près de 300 m², devraient se poursuivre sous la nouvelle direction. Ancienne élève de l'École des Beaux-Arts de Lyon, dont elle fut diplômée en 2012, Lola González, 30 ans, pensionnaire depuis le mois de septembre de la Villa Médicis à Rome (avec le réalisateur François Hébert), a connu une ascension fulgurante. Lauréate du prix Meurice en 2016, elle était nommée au prix Ricard en 2017. Ses films, qui mettent en scène des communautés fusionnelles énigmatiques, ont été remarqués dès 2013 au Salon de Montrouge, puis en 2017 au Crédac, à Ivry. Négociés entre 3 000 et 6 000 euros par sa galerie, ils ont pour la plupart été acquis par des institutions françaises, publiques (Frac Île-de-France et Midi-Pyrénées par exemple) ou privées (comme la Fondation Kadist) – les collectionneurs de vidéo restant relativement rares, à l'exception d'Isabelle et Jean-Conrad Lemaître qui soutiennent l'artiste.

Traces de vie

Cette acquisition marque une spécificité des musées d'art contemporain : leurs collections sont, pour partie, le résultat de collaborations directes avec des artistes vivants. S'il ne s'agit pas là d'une commande, le rapport à la ville de Lyon (dont dépend le MAC, et où Lola González

a fait ses études d'art) est explicitement contenu dans la vidéo de 14 minutes, qui évoque une contamination par l'eau. Ainsi le rappelle le dossier d'acquisition : « *L'île du Souvenir du parc de la Tête d'Or, les anciennes réserves d'eau souterraines, toujours présentes à Lyon, et les fontaines servent de décors à cette fable* ». Et note par ailleurs que « *lors de la résidence [de Lola González] à Lyon, le travail de la troupe s'est accompagné d'une véritable vie en communauté qui a influencé l'élaboration du film* ».

L'acquisition par le musée lyonnais prend alors tout son sens : *Les Courants vagabonds* est aussi un portrait de la ville.

Hervé Percebois, responsable de la collection du MAC Lyon, explique que « *les achats ou dons au musée sont le plus souvent en relation avec des expositions ou des résidences* ». Comme ce fut le cas, par exemple, pour des œuvres d'Anna Halprin, exposée en 2006, ou plus récemment la vaste installation sonore *Rainforest* de David Tudor, présentée lors de la Biennale de Lyon en 2017 et acquise à l'aide d'une opération de *crowdfunding* – des discussions seraient en cours pour obtenir une œuvre de Bernar Venet. Si l'acquisition de l'œuvre de Lola González témoigne de l'intérêt du MAC pour la création artistique la plus contemporaine, c'est aussi une manière de rendre visibles, dans le patrimoine de la ville, les traces les plus récentes de la vie du musée. 📍



ÊTRE ENSEMBLE SUFFIRA

INTERVIEW DE LOLA GONZÁLEZ

Toujours à l'instinct et en quelques semaines, Lola González réalise films et performances avec les amis qui l'entourent. Entre utopie et dystopie, fiction et réalité, ses récits mettent en scène des communautés de trentenaires qui hésitent entre le repli et l'action.

Propos recueillis par Alain Berland
Photographies : Alex Brunet,
pour *Mouvement*

Votre vidéo *Winter is Coming* (2014) emprunte son titre à une célèbre série américaine. Pensez-vous qu'il est nécessaire de fictionner le réel pour mieux le comprendre ?

« Oui je crois que c'est essentiel. Ma scolarité aux Beaux-arts de Lyon a été complexe. Je cherchais ma route, me demandais ce que je pouvais proposer en tant qu'artiste. J'avais un doute permanent et beaucoup de mal à me sentir touchée par ce que je voyais en art contemporain.

Au début, je créais des œuvres avec des messages frontaux et univoques. Puis je me suis méfiée d'une certaine forme de cynisme et j'ai décidé de m'éloigner de ce type d'art autoritaire. Je suis alors revenue au cinéma, un médium qui me hantait depuis longtemps. J'ai réalisé une quinzaine de films durant les deux dernières années d'école. Ce sont toutes des œuvres hybrides avec de la musique et du chant. Ces fictions m'ont permis de mettre en scène les questions que je me posais sur les rapports compliqués du réel à l'amour, à l'amitié, à la politique, à l'actualité. En les regardant, on comprend vite que ces films ne donnent aucune réponse et laissent une grande part à l'interprétation car les récits sont complètement ouverts.

Je cite *Game of Thrones*, mais je regarde très peu de séries. Je n'ai même pas terminé la première saison. C'est le pouvoir évocateur de la mention « *winter is coming* » qui m'a plu. Je préfère utiliser les codes de la télé-réalité et je m'intéresse davantage aux parcours de vie des célébrités qu'à leurs œuvres. Par exemple, en 2014, j'ai réalisé une performance nommée *Qui boira de ce vin-là, boira le sang des copains* pour le Centre Pompidou. Dix de mes amis interprétaient dix

personnalités mortes qui ont vécu en partie à la même époque mais qui ne se sont jamais rencontrées, de Brian Jones à Patrick Dewaere en passant par Rainer Werner Fassbinder, Pier Paolo Pasolini ou Pina Bausch. J'essayais d'imaginer leur rencontre, leurs dialogues, leur vie commune, les possibilités qu'ils se soient aimés, qu'ils aient publié des manifestes artistiques, etc. Et puis après une tuerie à la mitraillette, les morts se réanimaient et entamaient une danse endiablée avec une vingtaine de participants dissimulés dans le public.

Il y a de nombreux éléments récurrents dans votre œuvre : la communauté, la ruralité, la musique, le silence, l'importance du paysage, les acteurs non professionnels.

« Je ne cherche pas à maîtriser toutes les données mises en œuvre et je peux prendre à contre-pied mes propres habitudes, comme je l'ai fait récemment en réalisant *Les Courants vagabonds* (2017), une fiction plutôt humoristique où il y a énormément de dialogues. Généralement, je procède par associations d'idées en cherchant à faire confiance à mes intuitions ; et davantage par élimination que par ajout. Si, par exemple, je constate qu'à trop parler on passe à côté des émotions, je vais me demander comment faire un film qui n'aurait aucune parole. Je me dis souvent que « je ne sais pas ce que je veux mais que je sais ce que je ne veux pas » ou bien encore que « je ne sais pas en quoi je crois mais que je sais en quoi je ne crois pas ». Dans un monde qui va super vite et qui souhaite absolument tout nommer, je m'invente des règles qui n'en sont pas pour ne pas m'enfermer dans un cadre.



Mouvement
10.2017
2/3



Dans un de vos premiers films, un de vos acteurs proclame : « Tout a changé, j'espère qu'être ensemble suffira. » Est-ce un programme ?

« On me dit que je travaille exclusivement avec la jeunesse mais c'est complètement faux. C'est plutôt une génération que j'observe et qui évolue avec le temps. Je vais avoir 30 ans et dans dix ans j'espère continuer à filmer les mêmes personnes. Il y a une urgence à parler du temps présent et des choix que nous devons faire. J'ai essayé de filmer d'autres générations parce que je trouve très beau de savoir filmer un moment qui n'est pas le sien mais je me dis : « Qui suis-je pour capter ce qui n'est pas de mon âge ? »
« Est-ce qu'être ensemble suffira ? », c'est une interrogation dans le cadre d'une fiction mais aussi de ma réalité car je travaille avec un noyau d'amis. Des danseurs, des musiciens, des acteurs non professionnels, des gens qui m'entourent et avec qui je mène ma vie. Mes comédiens ont tous d'autres métiers : infirmier, musicien, monteur image. On se donne rendez-vous plusieurs fois dans l'année, je filme avec ma chef opératrice, une seule caméra et pendant une semaine ou deux, puis je monte et étalonne avec un collaborateur en quatre ou cinq heures. Cela va très vite parce que je travaille avec des complices. Est-ce que ce projet de vie continuera dans 20 ans ? Je ne sais pas.

Les communautés sont très présentes dans vos films. Faut-il les voir comme des lieux d'émancipation ou bien, au contraire, d'aliénation ?

« Les communautés me fascinent. Je me demande souvent si je suis capable de prendre les armes, et je m'interroge sur l'engagement, sur les comportements que l'on a par amitié, par amour ou par idéaux politiques dans les groupes. Je ne suis absolument pas post-années 1970 et les modes de pensée qui animent les communautés me font peur. C'est pourquoi je filme souvent la même grande bâtisse isolée dans la forêt, elle devient le gourou, le manipulateur où logent les spectres. Des films comme *Summer Camp* (2015) ou *Rappelle-toi de la couleur des fraises* (2017) parlent de tout cela, du partage mais aussi de l'absence de communication. J'aime cette ambiguïté. S'il est très important que les gens se regroupent pour penser, vivre ensemble et comprendre

le monde, il y a aussi quelque chose de dangereux dans tout cela. Ce que l'actualité montre bien. J'aime cette liberté qui me permet d'échapper à toute idéologie. Et c'est aussi pourquoi je me refuse à lire ou voir toutes les choses que l'on me recommande. J'ai peur de perdre mon indépendance et de reproduire certains codes artistiques. Comme vous le savez, c'est facile à faire.

Il y a un handicap récurrent dans vos films, celui de la vue. Vos protagonistes peuvent être aveugles, avoir une vision en négatif colorisé ou bien encore porter des masques. Que cela signifie-t-il ?

« Il y a toujours cette idée que l'on change de point de vue quand on est en groupe où que l'on perd sa propre vision en adoptant celle des autres. Mais je dois dire que je n'ai pas vraiment de réponse. Encore une fois je ne cherche pas à calculer mes effets, je veux travailler à l'intuition pour échapper aux tropes de l'art. C'est plutôt la question des sens en général qui m'intéresse, d'où l'importance du son, des chansons, de l'image. Par exemple, j'apporte une importance énorme au cadre où chaque plan peut être un tableau. C'est un parti pris esthétique et pictural que j'assume.

Vous préparez votre premier film pour les circuits classiques du cinéma. Quelles différences faites-vous entre ce format et vos œuvres conçues pour les centres d'art ?

« La liberté qu'il y a dans l'art contemporain me plaît, et si vous décidez de la prendre, elle est rare et belle. Alors que le cinéma, avec toutes ses contraintes financières et logistiques, engendre une véritable complexité. Pour le long-métrage je souhaite garder l'idée de travailler en petit comité pour faire une œuvre entre documentaire et fiction. Elle mêlera le groupe d'amis non professionnels avec qui je travaille habituellement, les danseurs de l'Opéra d'Athènes avec qui j'ai réalisé *Now My Hands Are Bleeding and My Knees Are Raw* (2017) et un autre groupe que j'ai rencontré à Barcelone, plus quelques acteurs professionnels. Ce sera un long-métrage avec des histoires davantage compréhensibles. Une épopée un peu folle, un périple qui parle de l'Europe. Je suis habituée à travailler avec peu d'argent donc mon budget sera réduit. La grande nouveauté c'est que je coécris avec un jeune scénariste qui a été formé à

la Fémis. C'est un peu un challenge. Je n'ai pas été habituée à écrire un scénario et habituellement mes dialogues sont écrits la veille du tournage. Je veux faire un film qui me ressemble avec des gens qui débutent dans ce domaine pour conserver une zone de fraîcheur et pour que celui-ci ne m'échappe pas. Si un jour je monte les marches de Cannes, ce sera avec un objet qui m'appartient pleinement » •

Propos recueillis par Alain Berland

➤ *Les Bons Sentiments*, 19^e prix de la Fondation d'entreprise Ricard, jusqu'au 10 novembre à Paris

➤ *The Green Light*, exposition personnelle, jusqu'au 12 novembre à Basis, Francfort, Allemagne

➤ *Tension and Conflict*, exposition collective jusqu'au 4 mars au Museu de Arte, Arquitetura e Tecnologia, Lisbonne, Portugal

➤ Exposition personnelle en février 2018 au 19, Crac de Montbéliard



EXPOSITION

PAGE
06

LE QUOTIDIEN DE L'ART | JEUDI 7 SEPTEMBRE 2017 NUMÉRO 2334

LES BONS SENTIMENTS – Fondation d'entreprise Ricard,
Paris 8^e – Jusqu'au 28 octobre

« Les bons sentiments » du Prix Fondation d'entreprise Ricard 2017

Quels sont les lignes de force qui se dégagent de l'édition 2017 du Prix Fondation d'entreprise Ricard ? Refusant la production déléguée, l'abstraction ou l'ironie, les artistes choisis par la curatrice Anne-Claire Schmitz font corps avec leurs sujets, qu'il s'agisse de créer en s'inventant une communauté ou d'explorer des formes de célébration et d'engagement issues des cultures underground. *Par Pedro Morais*

LA THÈSE RETENUE
PAR ANNE-CLAIRE
SCHMITZ PORTE SUR
LE REFUS DU CYNISME
ET DU RELATIVISME
POST-MODERNES

Par cycles, est régulièrement annoncée la mort de l'ironie dans l'art – des ouvrages de David Foster Wallace aux films du Dogme 95, jusqu'à la revendication d'une forme de sincérité à la dernière Biennale du Whitney à New York –, suivant la gravité imposée par des événements ou des crises majeures. La thèse retenue par Anne-Claire Schmitz, directrice de l'espace indépendant La Loge à Bruxelles, pour le Prix Fondation d'entreprise Ricard de cette année porte sur ce refus du cynisme et du relativisme post-modernes. Selon elle, ces sept artistes adoptent une attitude engagée, portée par une forme de célébration et d'optimisme franc et bienveillant. Cela lui permet de s'éloigner des codes esthétiques *corporate* de l'art post-Internet, devenus sans doute trop confondants en plein régime de la post-vérité et des fait alternatifs, mais aussi (plus étonnamment) du retour spirituel à la ruralité à grands renforts de céramiques, tapisseries et performances rituelles. « Les Bons Sentiments » est l'une des meilleurs expositions du Prix Fondation d'entreprise Ricard de ces dernières années, à la fois très narrative et très



« Les Bons
Sentiments »,
19^e Prix Fondation
d'entreprise Ricard,
septembre 2017.
Photo : Aurélien
Mole / Fondation
d'entreprise Ricard.

l...



EXPOSITION

PAGE
07

LE QUOTIDIEN DE L'ART | JEUDI 7 SEPTEMBRE 2017 NUMÉRO 1334

« LES BONS SENTIMENTS » DU PRIX FONDATION D'ENTREPRISE RICARD 2017

SUITE DE LA PAGE 06 visuelle, réunissant des démarches empruntant aux codes de la vitrine de magasin (Deborah Bowmann), aux fanzines underground et au jardin du Palais Royal (Thomas Jeppe), au cabaret burlesque et aux rituels de fertilité (Pauline Curnier Jardin), à la guérilla communautaire (Lola González), au détachement associé à la figure du hippie (Zin Taylor) et au renversement de la virilité associée à la culture motard (Caroline Mesquita). Les artistes sans doute les plus éloignés du propos de la curatrice – dont le titre de l'exposition semble venir faire écho au *Traité des bons sentiments* de



Deborah Bowmann, Proposal for Philippe Gaber. « Les Bons Sentiments », 19^e Prix Fondation d'entreprise Ricard, septembre 2017. Photo : Aurélien Mole / Fondation d'entreprise Ricard.

Mérim Korichi où la philosophe opère une réhabilitation de valeurs positives communes hors de la sentimentalité et de la rouerie politique – sont le duo Deborah Bowmann qui s'est fait remarquer dans un squat à Amsterdam puis à Bruxelles, habillé en businessman dans une sorte de performance permanente. Sa marque fictionnelle transforme la galerie en médium artistique et cherche à créer la confusion entre design critique et célébration du display des vitrines

LE TITRE DE
L'EXPOSITION SEMBLE
VENIR FAIRE ÉCHO
AU *TRAITÉ DES BONS
SENTIMENTS* DE
MÉRIAM KORICHI

marchandes (son installation est un présentoir des écharpes du styliste Philippe Gaber). Mais un sentiment indéniable de communauté traverse toute l'exposition, où l'amitié est érigée en mode de vie, qu'il s'agisse du groupe de guerrilla d'une génération marquée par les textes du Comité Invisible tout en étant consciente des paradoxes des communautés à venir (les hiérarchies implicites, l'aveuglement volontaire ou la paranoïa complotiste), réinventant des modes de vivre ensemble (ou à marcher, comme dans son nouveau film), ou de la troupe haute en couleurs réunie par Pauline Curnier Jardin dans son cabaret à partir du bombardement d'un cirque en pleine représentation à Karlsruhe par l'armée française en 1916. Ses films sont des célébrations du vivant qui n'hésitent pas devant la puissance sentimentale et intègrent le besoin collectif de croyance, portés par un regard résolument féministe. Dans une édition du Prix strictement paritaire, cet élan à déconstruire les codes de l'identité de genre peut aussi passer subtilement par les matériaux et les formes : après



« Les Bons Sentiments », 19^e Prix Fondation d'entreprise Ricard, septembre 2017. Photo : Aurélien Mole / Fondation d'entreprise Ricard.



EXPOSITION

PAGE
08

LE QUOTIDIEN DE L'ART | JEUDI 7 SEPTEMBRE 2017 NUMÉRO 2334

« LES BONS
SENTIMENTS » DU
PRIX FONDATION
D'ENTREPRISE
RICARD 2017



« Les Bons
Sentiments »,
19^e Prix Fondation
d'entreprise Ricard,
septembre 2017.
Photo : Aurélien
Mole / Fondation
d'entreprise Ricard.

UN ESPRIT COLLECTIF
ET UNDERGROUND
SOUFFLE
SUR CETTE ÉDITION
DU PRIX FONDATION
D'ENTREPRISE RICARD

SUITE DE LA PAGE 07 une énorme carcasse d'avion, c'est maintenant à la miniaturisation de la virilité associée à la culture motard que s'attaquent les sculptures en métal de Caroline Mesquita. Symboles de la bataille identitaire par la personnalisation des objets, ses motos personnifient le jeu entre l'identification à la norme et la projection sur des cultures marginales. De même, l'immense *wall painting* de Zin Taylor est la représentation morcelée de son personnage hippie nu (qu'il avait imprimé sur une serviette de plage pour son exposition au printemps dernier au Plateau-FRAC Ile-de-France), sans que l'on discerne s'il s'agit d'un regard ironique ou complice sur le détachement *flower power*. De son côté, l'installation de Thomas Jeppe, l'une des surprises réjouissantes du Prix, dessine des trajectoires complexes entre des sous-cultures autour d'une histoire de la voix, réunissant une galerie de personnages parisiens. Traversant la science (l'étude du larynx développée par le chercheur et chanteur d'opéra Manuel Garcia, suite à une vision qu'il a eu lors d'une promenade au Palais Royal), la culture gay et le marxisme (le livre *Vivre et penser comme des porcs* de Gilles Châtelet, habitué du mythique club le Palace), son dispositif mélange tracts et vinyle issus d'un mode de production do-it-yourself, intégrant les paradoxes de la voix entre impuissance et pouvoir d'affirmation (la figure du castrat ou le musicien parisien Low Jack). Employant des stratégies de désidentification post-identitaires, son travail est une traduction plus mentale de l'esprit collectif et underground qui souffle sur cette édition du Prix Fondation d'entreprise Ricard.

LES BONS SENTIMENTS, jusqu'au 28 octobre, Fondation d'entreprise Ricard, 12, rue Boissy-d'Anglas, 75008 Paris, <https://www.fondation-entreprise-ricard.com>





LES RÉPUBLIQUES {de la culture}

LIVRES

ART

CINEMA

JAZZ

ARCHITECTURE

LA RÉPUBLIQUE { de l'art }

de Patrick Scemama
EN SAVOIR PLUS

ACCUEIL

EXPOSITIONS

ENTRETIENS/PORTRAITS

MARCHÉ

LIVRES

DVD

[Voir ensemble](#)

Rechercher

RECHERCHER

À TWIT' VITESSE

Trump élu, Christo remballé son projet dans le Colorado — via [@lemondefr](https://t.co/UaPsX8YFul)

Il y a 1 jour via Twitter for iPhone

[Répondre](#) [Retweeter](#) [Favori](#)

Jérôme Sans sera le directeur artistique de la Fondation Emerige qui devrait s'ouvrir sur l'île Séguin et que présente en ce moment L.Dumas.

Il y a 1 jour via Twitter for iPhone

[Répondre](#) [Retweeter](#) [Favori](#)Corentin Canesson et Lola González au Crédac d'Ivry: faire du travail en commun une force qui nourrit l'oeuvre. t.co/y2X8QGBW58

le 27 janvier 2017

Est-ce parce que Corentin Canesson et Lola González sont tous les deux nés en 1988 et qu'ils ont des attaches bretonnes (le premier a vu le jour à Brest où la seconde réside en partie), que Claire le Restif, la directrice du Crédac d'Ivry, leur a proposé d'investir en parallèle ses espaces d'exposition ? L'explication serait un peu courte et n'aurait de valeur que générationnelle ou régionaliste. Non, une des raisons, semble-t-il, qui l'a incité à faire cohabiter leurs univers, c'est une manière de travailler ensemble, voire même « en famille », d'être l'auteur d'une œuvre qui ne peut se réaliser qu'avec un groupe de gens auquel on est fidèle et que l'on retrouve régulièrement. En somme, un positionnement, un rapport au monde qui tranche singulièrement avec l'image romantique de l'artiste solitaire qui œuvre dans son coin et qui est peut-être caractéristique de l'époque.

Corentin Canesson est peintre. Il peint de grands tableaux le plus souvent abstraits qui rendent hommage à des figures importantes de l'art du XXe siècle (Eugène Leroy, Baselitz, Bram Van Velde, Joan Mitchell, entre autres). Mais ce qui importe dans sa démarche, c'est plus de se fixer des protocoles qui seront source de plaisir et de curiosité intellectuelle (ici utiliser l'abstraction comme contrainte et outil de découverte) que la peinture en soit. Et il ne craint pas de peindre « à la manière de », pour trouver son propre style à partir de références avouées et revendiquées. Car il aime aussi montrer des œuvres qui ne sont pas de lui, comme celles de Jean-Pierre Dolveck, un plasticien finistérien oublié qui a beaucoup travaillé autour de l'oiseau, un motif que l'on retrouve souvent dans son propre travail. Ou celles de son beau-père, le peintre Jean-Pierre Bescond. Ou travailler à quatre mains avec un proche comme Damien Le Dévédec et écrire sur

La République de l'art**27.01.2017****1/3**



une porte les informations relatives à l'exposition d'un de ses amis, François Lancien-Guilberteau, et lui donner ensuite le statut d'œuvre d'art.



peu faibles), c'est l'énergie qui s'en dégage et la manière dont les choses circulent d'un registre à un autre qui rendent le travail attachant.

Son exposition s'intitule *Retrospective My Eye*, en hommage au musicien anglais Robert Wyatt, fondateur du groupe Soft Machine. La question du regard est aussi au centre des préoccupations de Lola Gonzàlez, cette jeune artiste dont on a déjà pu voir le travail chez Marcelle Alix (c'est, semble-t-il, une des autres raisons pour laquelle Claire Le Rétif les a associés). Et elle aussi collabore avec un groupe d'amis que l'on retrouve régulièrement et qui sont constitutifs de son travail. Dans une précédente vidéo, *Veridis Quo*, reprise au Crédac, on voyait ce groupe de jeunes gens, dans une maison, au bord de la mer (toutes les vidéos de l'artiste se situent dans un cadre de ce type), s'entraîner avec des armes et devenir aveugles. Dans la nouvelle, *Rappelle-toi*



Mais Corentin Canesson est aussi commissaire d'expositions et, à ce titre, il est au cœur d'une aventure collective. Et il est aussi musicien : il fait partie du groupe The Night He Came Home, qui a composé la musique qui accompagne l'exposition (une partie du budget de production de celle-ci a été consacrée à cette composition) et qu'il a enregistrée (il a peint à la main toutes les pochettes du vinyle produit à 300 exemplaires et vendu 20€ l'unité). C'est donc un ensemble, qui tire son intérêt des forces centrifuges qu'il met en jeu : plus que les pièces isolément (les peintures restent un

peu faibles), c'est l'énergie qui s'en dégage et la manière dont les choses circulent d'un registre à un autre qui rendent le travail attachant.

de la couleur des fraises, qui donne son titre à l'exposition, un garçon et une fille échoués sur la plage sont recueillis par trois jeunes hommes dont la vision est altérée (ils voient le monde comme en négatif). Ils les conduisent dans une maison et les mettent dans des situations qui entraîneront une modification de leur perception des couleurs. Sont-ils complices ? Adversaires ? Exercent-ils une forme de violence sur eux ? On n'en saura rien.

Cette vidéo de Lola Gonzàlez, comme toutes les autres que l'on connaît d'elle, reste mystérieuse. Sans dialogues, volontairement sans expressions, uniquement rythmée par les bruits naturels, elle met en scène un univers étrange où un groupe d'individus, à l'abri du monde, semble réuni pour attendre quelque chose ou faire quelque chose en commun. On ne sait jamais exactement qui ils sont ni ce qu'ils représentent, mais on pressent qu'ils ne sont pas là par



hasard, que quelque chose les a réunis qui les dépasse, comme s'ils appartenait à une secte. Il y a donc un côté très banal et très quotidien, comme le fait de faire la cuisine et de manger ensemble, mais aussi une menace d'autant plus sourde et anxiogène qu'elle n'est pas identifiable. C'est d'ailleurs de là que l'artiste tire sa force : de ce malaise qu'elle crée, qui déstabilise et qui fait qu'on ne sait jamais comment se situer face à ses fictions.

Rappelle-toi de la couleur des fraises (on notera aussi que l'humour n'est pas complètement absent) marque cependant une évolution dans son travail en ce sens que, en s'attardant sur la question de couleurs, elle ouvre une brèche plus directement « plasticienne ». C'est sans doute la raison pour laquelle elle en a fait précéder la projection d'une salle dans laquelle sont montrées des œuvres de ses proches et amis qui travaillent sur cette question de chromie. On y voit des voilages teintés de Nicolas Rabant (*La Baie de Guissény*), des peintures sur tissu très colorées et symbolistes du duo de peintres Accolade, Accolade, des photos de lichen de Pascale Gadon-Gonzalez ou un autre de ses films, *Here We Are*, non-narratif, dont les images sont également en négatifs, comme celles qu'on aperçoit dans la vidéo principale. Là encore, c'est l'ensemble qui fait sens et le travail de Lola Gonzalez se comprend d'autant mieux dans le prolongement du parcours proposé, mais ses vidéos sont suffisamment fortes et puissantes, elles, pour être envisagées individuellement.

-Corentin Canesson, *Retrospective My Eye*, Lola Gonzalez, *Rappelle-toi de la couleur des fraises*, jusqu'au 2 avril au Crédac, La Manufacture des Oeilleux, 1 place Pierre Gosnat 94200 Ivry-sur-Seine (www.credac.fr)

-Images : Lola Gonzalez, vue de l'exposition « *Rappelle-toi de la couleur des fraises* », Centre d'art contemporain d'Ivry – le Crédac, 2017. © André Morin / le Crédac. Lola Gonzalez, *Veridis Quo*, 2016 ; Corentin Canesson, vue de l'exposition *Retrospective My Eye*, Centre d'art contemporain d'Ivry – le Crédac, 2017. © André Morin / le Crédac ; Lola Gonzalez, vue de l'exposition « *Rappelle-toi de la couleur des fraises* », Centre d'art contemporain d'Ivry – le Crédac, 2017. © André Morin / le Crédac. De gauche à droite : Accolade Accolade (Jenne Pineau et Paul Mignard), *Les yeux de la lune et les oeufs de Saturne*, 2016 et *Point de silence*, 2016.

<http://larepubliquedelart.com/voir-ensemble/>



Le Monde.fr

Lola Gonzalez, le sens du commun

Lola Gonzalez, le sens du commun : Les vidéos de la jeune artiste exposée à Lyon ne cessent de questionner la vocation du collectif et de l'engagement. « Ils étaient ensemble », extrait d'une série de photomontage, dimensions variables (2013) lola-gonzalez.com Portrait C'est elle, c'est Lola. Apparue il y a peu comme une boule de feu dans le ciel de l'art contemporain français, Lola Gonzalez a emporté en un éclair tous les suffrages. Quelques vidéos hantées par la question du collectif, du militantisme voire de l'action violente ont suffi : la voilà héroïne malgré elle de la génération Bataclan. Posée vite et mal, cette étiquette lui semble bien démesurée. Pourtant, être ensemble, la vidéaste, née en 1988, n'a envie que de ça. Personnages en fuite, danses de groupe en constant déséquilibre... Tous ses films portent en eux ce désir fou de communauté, cette mélancolie de savoir que plus aucun lendemain ne chantera. Ses dernières vidéos n'y échappent pas : l'une réalisée à Athènes, à l'occasion de la Documenta, dans le cadre d'un projet du Pavillon du Palais de Tokyo où elle était résidente cette année ; l'autre tournée en deux semaines, fin mai, à l'invitation du Musée d'art contemporain de Lyon, qui la dévoile ce week-end. Deux courts-métrages réalisés dans l'urgence. Un terme qui lui va à merveille. De manoirs bourgeois en demeures perchées sur la falaise, Lola Gonzalez file ses proches en métaphore de leur génération à peine trentenaire ; mais surtout en énigmatiques paraboles, de réunions de terroristes hors-sol en dîners taiseux entre potes. Seule, la flamboyante rousse ne l'est jamais. Toujours gravite autour d'elle un groupe d'amis, de tous horizons. Leurs visages se retrouvent d'une œuvre à l'autre ; on les voit se chercher, se heurter au monde, vieillir. A cette Lola Team, elle a voulu rendre hommage dès sa première exposition personnelle, présentée récemment au Centre d'art contemporain (Crédac) d'Ivry-sur-Seine. Se placer seule, en majesté ? A 29 ans ? Pas question ! Elle s'est assez perdue comme ça quand elle étudiait aux Beaux-Arts de Lyon ! « Je faisais des sculptures hyper cyniques, à vomir, dit-elle. François Piron, un de mes professeurs, m'a prévenue : "Continue comme ça, tu seras riche, et dans dix ans tu seras triste." » Elle est donc vite revenue à ses premières amours, le film, et à sa famille de cœur. Au Crédac, elle a invité son compagnon, qui a dressé pour elle des rideaux couleur d'aube ; quelques amis artistes, pour « être à côté d'eux, pas au-dessus ». Et ses parents. L'origine de tout son monde. Biologiste éclairée, sa mère réalise des « portraits » de lichen. « Le lichen, c'est une algue et un champignon qui échangent réciproquement, le seul être au monde pour qui $1 + 1 = 1$ », s'enthousiasme l'artiste, pour qui la métaphore dit tout. La maison de l'enfance, entre Charente et Dordogne, revient de film en film. Là est né le sens aigu de la vie qui caractérise cette fille de réfugiés espagnols. « Je reste très habitée par là d'où je viens. Il y a dans cet endroit une volonté de comprendre notre rapport au monde, quitte à se tromper », résume-t-elle. Artistes, danseurs, professeurs tournent autour de son berceau. Tous désireux de créer une société nouvelle. D'où cette question qui la hante : « Comment s'engager, quitte à aller jusqu'à prendre les armes, par amour ou amitié ? Pourquoi mourir de ce que l'on croit ? » Le film bascule dans autre chose. Même à l'autre bout du monde, elle ne peut se couper de ses racines. En résidence cet hiver à Los Angeles, elle y a retrouvé un ami, danseur de butô. Elle tourne son prochain opus cet été avec lui et des danseurs amateurs. « Il y a chez lui un rapport au temps et au corps très précis, lui dans la lenteur, moi dans le speed, lance-t-elle. Le butô est un état de présence-absence qui imprègne de plus en plus mon travail. » Les corps parlent de plus en plus, quand les lèvres se ferment. Le silence gagne pour laisser passer les fantômes. Elle-même le remarque : au fil de ses films, les corps parlent de plus en plus, quand les lèvres se ferment. Le silence gagne, pour laisser passer les fantômes. Là encore, la question vient de l'enfance, et des ateliers de body weather, pratique chorégraphique en lien avec le paysage, qu'initiaient ses parents. « J'aime l'idée de faire passer les informations sans les nommer. Parler d'un engagement sans parler de ses causes. » Pour le film qu'elle a dévoilé au Crédac, « il y avait beaucoup de dialogues. Mais j'ai tout coupé au montage, dit-elle. Ce film bascule dans autre chose, ses personnages sont dans un autre monde, sur une autre planète. Soit ils sont devenus fous, et on ne peut plus les atteindre, soit ils sont comme les miradors de cette maison qui ouvre une porte vers l'ailleurs. » Même pour elle, le sens reste flottant. « Mes amis me demandent souvent : c'est quoi la chute ? Je n'ai pas de réponse, et j'espère ne jamais en avoir. » Pas de chute, non. Cours, Lola, cours. Lola Gonzalez, Musée d'art contemporain de Lyon, 81, quai Charles-de-Gaulle, Lyon (69). Du mercredi au dimanche de 11 heures à 18 heures. Jusqu'au 9 juillet.



● Inferno winter/spring 2016

| in situ |

13e BIENNALE DE LYON



Lola Gonzalez et Gaëlle Choïse à l'IAC Villeurbanne

Des grains de gros sel s'accumulent dans les quatre coins de la salle où se déploie l'installation de Gaëlle Choïse. Leur pouvoir — de chasser ou de tenir à l'écart les zombies et autres loups-garous du bestiaire vernaculaire haïtien — inspire le titre de cette pièce, *La survivance à le goût du sel*, 2015. Des plans d'eau colorée, peut-être sulfureuse ou toxique, des fontaines de jouvence en circuit fermé, des restes calcinés, des formes brutes, des fragments et des objets trouvés, des paillettes et des concrétions indéfinies, la polymorphie organique et grouillante des sculptures de Gaëlle Choïse fait résonner tout un imaginaire hybride, accueille et amplifie, confère une puissance presque tactile aux images de la trilogie *Cric Crac*. Essai filmique qui va au plus près et qui ausculte les soubresauts du colonialisme culturel occidental, cette vidéo rassemble une constellation de témoignages et d'archives, de matériaux hétéroclites autour du phénomène de la zombification, symptôme par excellence d'un profond malaise social et politique.

Incontournable parmi les lieux d'art de l'agglomération lyonnaise, l'IAC accueillait, le temps de la Biennale et jusqu'à début novembre, le *Rendez-Vous de la jeune création française et internationale*. Cette manifestation a pour particularité de réunir, tous les deux ans, dix artistes de l'Hexagone et dix artistes proposés par les commissaires d'autant de biennales à travers le monde, de Dakar à Gwangju, d'Istanbul à La Havane, de Los Angeles à Thessalonique. L'amplitude du paysage qui se dessine est passionnante. Pourtant, au-delà des effets d'exotisme, c'est du côté français que se situent cette année les plus belles découvertes.

L'artiste s'empare de la micro-histoire et fait le choix inspiré d'une annulation des hiérarchies du savoir. Des musiques et textes poétiques se superposent ou entrent en friction avec des extraits à caractère militant du Comité Invisible. L'œuvre investit différents registres, pour conjurer la persistance des représentations héritées du colonialisme et les mouvements tourbillonnaires qu'elle génère, imprévisibles, nous font nous attarder longtemps au sein de l'installation.

Quelques salles plus loin, une litanie obsessionnelle nous fait presser le pas. L'entrée dans l'univers de Lola Gonzalez est fracassante. L'énergie qui s'accumule dans le huis clos de *Summer Camp* (2015) est communicative. Un chant polyphonique vient sublimer l'effort, l'épuisement de gestes répétitifs, l'endurance, la détermination de quatre hommes qui s'entraînent physiquement et psychologiquement. Les prénoms scandés pourraient être ceux des camarades absents et mentors, membres d'une communauté beaucoup plus vaste, insaisissable, dans laquelle trouver la force de continuer.

Le groupe ou la bande d'amis sont toujours de mise dans les vidéos de Lola Gonzalez, le chant également, parfois chargé du pathos de la première jeunesse. Des protocoles simples, des gestes filmiques qui prennent à bras le corps la charge des paradigmes (*Y croire*, 2011), les vidéos de la jeune artiste s'engagent sur des terrains glissants à la lisière de la fiction où les personnages regardent dans les yeux la caméra et parlent à la première personne.

Frida Kahlo, Pier Paolo Pasolini, Pina Bausch, Patrick Dewaere, Boris Vian, Coluche, Rainer Werner Fassbinder, Jeff Buckley ne sont jamais très loin, ils habitent intimement l'imaginaire de ces créations, surgissent parfois dans de troublants jeux de masques. Une menace diffuse, terriblement absurde, que



laisse entrevoir dans un premier temps *Le Procès* (2012) intenté à des amis au prétexte qu'ils auraient été aperçus «*dans un pédalo sur un lac en rase campagne, laissant le temps s'écouler nonchalamment*», semble conduire à un tragique dénouement dans *Winter is coming* (2014), épopée hallucinée, bercée par une bande son déchirante. Le politique alimente souterrainement ces créations traversées par le désir et le mouvement communautaire. Les scansions de *Summer camp* nous reviennent à l'esprit, puissante manière d'affirmer sa voix et de faire corps.

La bande de Lola Gonzalez a vocation à se réunir ici ou là, à faire irruption dans le réel. Ainsi, fin octobre, *L'Homme aux cent yeux*, la nouvelle revue du Frac Ile de France, accueillait pour son premier épisode, OCTOBRE BLEU, un rassemblement public aux allures de réunion secrète qui magnifie le groupe en tant qu'entité porteuse d'utopies. Affaire à suivre !

Smaranda Olcèse

Institut d'art contemporain - Villeurbanne, dans le cadre de la Biennale de Lyon - 10 septembre – 8 novembre 2015

Visuels : 1- Gaëlle Choïne © Emile Ouroumov - 2 - Lola Gonzales courtesy l'artiste : *Summer Camp* (2015)



On la retrouve chez elle, dans son appartement de la rue de Charonne, à quelques dizaines de mètres du café la Belle Equipe, le lundi 16 novembre. Lola Gonzàlez, 27 ans, n'a pas vraiment d'actualité en ce moment, le group show auquel elle participait dans le cadre de la Biennale de Lyon vient de se terminer et elle prépare pour le printemps sa première expo personnelle à la galerie Marcelle Alix. Mais si nous décidons de venir voir Lola trois jours après les attentats de Paris, c'est qu'elle nous semble occuper une place à part dans la jeune génération d'artistes français passée majoritairement par les écoles d'art, âgée aujourd'hui de 25 à 30 ans, qui manie sans complexe les armes de la théorie ou des formes mais rechigne souvent à se placer sous la bannière honnie du politique.

Lola Gonzàlez, elle, n'appartient à aucune famille. Ou seulement la sienne qui s'est forgée dans le berceau de l'extrême gauche, militante et activiste, et celle qu'elle s'est constituée avec sa bande d'amis, musiciens, infirmières ou avocats qu'elle filme en continu depuis le début des années 2010. De film en film, on retrouve les mêmes protagonistes mais jouant cette fois un rôle, celui des membres d'une jeune communauté inquiète et faussement innocente, le plus souvent assignés à résidence dans la maison de famille charentaise de l'artiste, bâtisse de pierres sèches qui est aussi le QG d'un immense parc de jeux alternatif. C'est une génération que l'on regarde vivre et grandir dans l'œil de la caméra de Lola Gonzàlez.

"Mon travail ne porte pas seulement sur

la jeunesse, je vais regarder vieillir cette communauté", commente-t-elle sobrement.

D'ailleurs, c'est un sacré coup de vieux qu'elle et ses amis, réunis après les attentats dans un bar de l'Est parisien où ils habitent tous, ont pris en pleine figure, vendredi 13 novembre. Or si l'on vient voir Lola Gonzàlez, c'est aussi que son travail offre de curieuses résonances avec l'actualité. A commencer par cette menace latente qui traverse chacun de ses films : l'étourdissant *Winter Is Coming*, objet ambigu bercé par le soleil, la musique et l'innocence mais tourmenté par un mauvais présage jamais explicité, ou le plus inquiétant *Summer Camp* tourné au printemps 2015, quelques mois après les attentats de *Charlie Hebdo*, et qui met en scène quatre jeunes hommes dans un isolement choisi ou subi. Confinés dans la même maison charentaise, ils se préparent physiquement à affronter l'ennemi ou à prendre les armes, au choix.

"Dans mon travail, on ne sait jamais exactement contre quoi on se bat. Ça n'est jamais nommé, je préfère rester dans un rapport poétique aux choses", raconte Lola Gonzàlez. Il n'y a pas de dialogues dans cette dernière vidéo, simplement une longue litanie de prénoms gravés à même les murs et que les quatre combattants égrènent sans émotion. Par moments, le petit groupe sort prendre une grande bouffée d'air et de *"paysage"*, le seul mot qu'ils prononceront.

Cette liste vertigineuse de prénoms, Alex, Edgar, Akira, Liam, Gabriel, Zeno, Kader ou Alice, résonnait aussi dans la performance musicale organisée avec Jérémie Prat fin octobre au Plateau-Frac



Ile-de-France. La pièce s'appelait *Octobre bleu*, parce qu'il est souvent question de saisons chez Lola González, parce que *"Octobre rouge, bien sûr"*, mais aussi parce que ce soir-là, performeurs et spectateurs étaient invités à boire le même cocktail bleu outremer (déjà présent dans *Winter Is Coming* où il s'apparentait au poison avec lequel la petite communauté se préparait à un suicide collectif) et qui laissait sur les lèvres de chacun une légère empreinte bleue.

"Au Plateau, je voulais créer du lien. Il fallait quelque chose à partager," raconte-t-elle, *que l'on finisse par tous se ressembler.* Et de fait, le soir de la performance, il était difficile de distinguer "la scène" du public, les vingt-cinq performeurs étant dispersés dans la foule d'où émergeait de temps à autre cette liste chantée de prénoms comme autant de marqueurs générationnels. Le refrain, *"Où êtes-vous ?"*, chanté un ton au-dessus, fait aujourd'hui froid dans le dos.

Lola González elle-même semble émue par la façon dont les événements ont recouvert d'un voile opaque cette œuvre collective et multipistes. Troublée, elle l'est encore plus lorsqu'elle ouvre sur son ordinateur les quelque trois cents photographies prises dans les rues de Paris en novembre 2014, soit deux mois pile avant Charlie. A l'écran, on voit défiler des hordes de jeunes gens (toujours sa bande d'amis) en fuite, terrorisés ou comme en suspension une fois frappés par les balles, victimes d'une attaque que l'on devine mais que l'on ne voit pas. Cette imagerie-là convoque notre imaginaire commun, les clichés de Mai 68 ou des émeutes de

banlieue et, depuis quelques jours, les vidéos amateur tournées devant le Bataclan ou rue de Charonne et diffusées en boucle par les sites et les chaînes d'information continue.

Lola González est, presque malgré elle, une artiste en prise avec le réel, dont l'œuvre semble branchée sur l'inconscient collectif. Elle qui essaie de *"ne pas appartenir"* à une famille ou une mode, assume en revanche une posture qui n'est pas forcément de mise chez les artistes de sa génération : celle de l'artiste responsable, dans le sens *"où (elle) veu(t) être au plus proche de ce que je ressens et faire quelque chose qui soit à la hauteur de ce qui se passe"*. Pour sa prochaine exposition, elle réfléchit à l'utilisation de ce langage sifflé utilisé parfois en temps de guerre *"pour prévenir et alerter"*.

Dans l'une de ses premières pièces, elle faisait endosser à sa communauté d'amis les masques de personnages illustres chez qui *"l'humain, l'artistique et le politique ne faisaient qu'un"* : Frida Kahlo, Boris Vian, Patrick Dewaere ou encore Pier Paolo Pasolini dont on célébrait début novembre les quarante ans de son assassinat. Adapté pour un spectacle présenté en 2012 au Centre Pompidou, ce jeu de rôle joyeux se terminait par un carnage à la kalachnikov avant que la petite troupe ne renaisse de ses cendres, comme le Gramsci-phénix de Pasolini à qui ce dernier adressait ces vers dans l'hommage qu'il rendit au philosophe marxiste : *"Me demanderas-tu, mort décharné/De renoncer à cette passion/Désespérée d'être au monde ?"* **Claire Moulène**

lola-gonzalez.com